

Dans ce numéro :

- Lutter contre l'immigration de masse : seul thème rassembleur : E. Zemmour
- La nouvelle vague migratoire : Patrick Stefanini
- Cicerón, mécontemporain parfait : F. Jubert/J. Tremolet
- Les morticoles - Retour sur l'opération Covid : A. de Benoist
- Euthanasie, nous y sommes : Laurence Trochu
- La Politique de la France est une permanence : Thierry Mariani
- Élections : Macron/Le Pen hors jeu
- Immigration, décivilisation, enlaidissement du monde : Renaud Camus
- Le grand remplacement est en marche : Sebastien Meurant

Le geste central des sociétés contemporaines est le remplacement : le remplacement de tout par son double reproductible, plus pratique, plus économique, plus facile à produire et remplacer.

**Renaud Camus**

« Le conservatisme manifeste juste, en somme, le retour du bon sens... »

**Michel Onfray**

Le monde, tel qu'il défile devant nos regards souvent étonnés, n'apparaît-il pas finalement comme une interminable revue fantastique ?

**Philippe de Saint Robert**

Les Français ne sont pas seulement en France, ils sont de France. Une nation qui plonge ses racines dans une terre romanisée, christianisée, façonnée par nos rois et les républiques.

**Sebastien Meurant**

Sur les ruines des régionales, Eric Zemmour incarne l'espoir que tout n'est pas déjà écrit.

**François de Voyer**

L'interdiction de l'école à la maison se traduira par l'essor mécanique des formes de scolarisation clandestine.

**Anne Coffinier**

Le mouvement de conversion des musulmans au christianisme prend des proportions importantes.

**Marc Fromager**

L'individualisme libéral, la priorité donnée à n'importe quelle forme de caprice, l'instauration du règne de l'Homo festus, la montée de l'idéologie victimaire, l'évolution du regard sur la mort et l'obsession de la santé entretenue par l'Etat thérapeutique ont changé la donne.

**Alain de Benoist**

Il faut conserver. On est en train de tout détruire ! Qu'il s'agisse des paysages, de la culture française, de l'âme du peuple, de sa composition ethnique, religieuse... Il faut le contraire. Le programme idéal, c'est le conservatisme.

**Eric Zemmour**

Une immigration mal maîtrisée fait peser une menace mortelle sur notre modèle social et culturel, et plus largement sur la cohésion de la société française.

**Patrick Stefanini**

Faire mourir plutôt qu'accompagner sur le pas de la porte celui qui s'appête à quitter ce monde n'est pas un progrès social, c'est une régression humaine.

**Laurence Trochu**

En France, l'esclavage a été interdit au 7<sup>ème</sup> siècle par la reine Bathilde, avant que le servage le soit à son tour en 1315, par Louis X dit « le Hutin ».

**François Martin**

La déconstruction anthropologique sans précédent réduit l'homme à une « chose » mal-léable selon le bon désir de chacun.

**Christophe Geffroy**

# Le nouveau Conservateur

16 €

N° 4 - Eté 2021

« Au fond des victoires d'Alexandre, on trouve toujours Aristote » Charles de Gaulle

**Jean-Frédéric Poisson :**

*Les partis du système à bout de souffle*

**Paul-Marie Couteaux :** *Vers des temps extraordinaires*

Dossier

## Déracinements, migrations, déculturation

Clothilde Brossolet, Anne Coffinier, Catherine Rouvier, Joachim du Bellay, Thierry Boutet, Renaud Camus, Marc Fromager, Christian Le Scornec, Pierre Lours, Aurélien Marq, François Martin, Sébastien Meurant, Patrick Stefanini, Eric Zemmour.

Rubriques

**Politique étrangère d'abord**

Valentin Gaure, François Stecher, Alexis Troude.

**Politique française & Souveraineté**

Laurence Trochu, Alain de Benoist, Erwan Cario, Marius Chapuis, Michel Houellebecq, Thierry Mariani, Bruno Saintôt, François de Voyer.

**Ecologie, Economie & Patrimoine**

Victor Fouquet, Edouard Fréval, Arnaud Périer, Siloe.

**Culture & Civilisations**

Gilles Brochard, Cicéron, Francis Jubert, Jean-Gérard Lapacherie, Philippe de Saint Robert, Jacques Tremolet de Villers.

**Conservateurs & Souverainistes**

Michèle Tribalat, Christophe Geffroy, Charles-Henri Jamin, Michel Onfray, Jean-Frédéric Poisson.

été 2021

Déracinements, migrations, déculturation

N°4

Revue trimestrielle

A.D.A.L.I.

N° ISSN 2741-2524



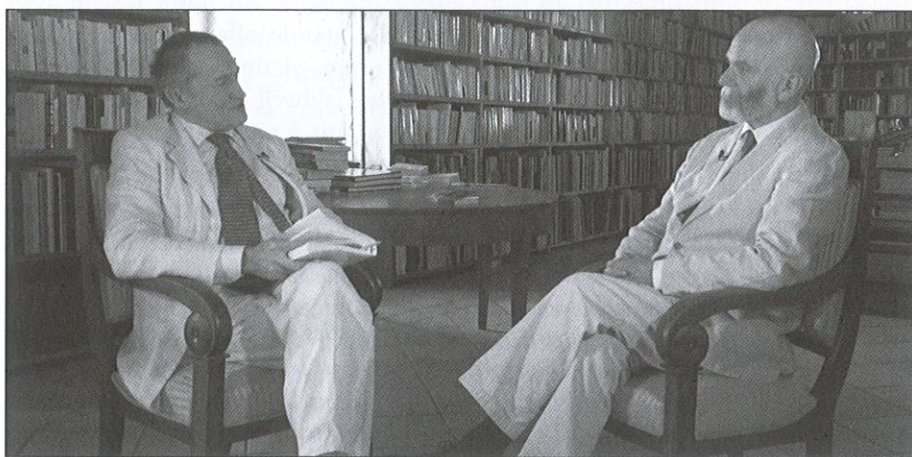
2741-2524

Le nouveau Conservateur

Peut-on débattre en France ?  
débat Michel Onfray  
J.-F. Poisson

## « Le Grand Remplacement est le nom d'une époque ; Il vaut pour toute chose, et la désigne toute entière. »

Conversation entre Renaud Camus et Paul-Marie Coûteaux



Renaud Camus et Paul-Marie Coûteaux en conversation dans la bibliothèque du château de Plieux.

**Paul-Marie Coûteaux** - Renaud Camus, votre œuvre est certes un ensemble, et tout s'y tient, mais on pourrait y apercevoir grosso modo deux thèmes récurrents : d'abord celui qui vous vaut la plus grande notoriété, les dangers de l'immigration et de ce que vous nommez « le Grand Remplacement ». Mais ceux qui connaissent votre œuvre savent que vous êtes aussi ce que l'on appelait jadis un esthète, un érudit soucieux de la civilisation (en cela, bon conservateur très opposé, vous l'aurez assez répété, au changement, et par-dessus tout au changement de civilisation), un laudateur des bonnes manières, de la belle langue, de la préservation des paysages et d'une manière générale de l'esthétique, celle des campagnes, celles des villes, des sites, des pays... Or il n'apparaît peut-être pas évident que ces deux pôles ont nettement partie liée : comment formuleriez-vous le lien entre le Grand Remplacement et la dégradation de la civilisation, de l'art de vivre, de parler et de se comporter, de prendre soin de l'environnement sans nuire (c'est le thème de l'« in-nocence »), finalement de notre univers esthétique ?

**Renaud Camus** - Je formulerais ce lien comme un très classique rapport de dépendance entre la partie et le tout. Le Grand Remplacement a beau être grand, colossal même, il a beau intéresser des centaines de millions d'hommes, de femmes et d'enfants sur trois ou quatre continents, il n'est néanmoins qu'une partie, et

même, à proportion, une assez petite partie, de ce que j'ai nommé le *remplacisme global*. Je l'ai répété un million de fois, le Grand Remplacement n'est pas une théorie, c'est un *chrononyme*, un nom pour une époque et pour son phénomène le plus important – on pourrait dire aussi bien *immigration de masse* que *submersion migratoire, changement de peuple et de civilisation, colonisation*, ou bien comme Aimé Césaire, *génocide par substitution*.

Le *remplacisme global*, en revanche, est bel et bien une théorie, lui. Elle repose sur l'observation, juste ou fausse mais que pour ma part je crois juste, que le geste central des sociétés contemporaines, post-modernes, post-post-industrielles, est le remplacement : le *remplacement* de tout par son double reproductible, plus simple, plus pratique, plus économique bien sûr, plus facile à produire, à mettre en place et à remplacer. Je fais remonter ce phénomène à Taylor, dont le Prophète est Henry Ford ; mais bien sûr on pourrait remonter plus haut encore, on peut toujours remonter plus haut encore, et par exemple, au moins, à la révolution industrielle et à ce moment justement pointé par Olivier Rey où le monde s'est fait nombre.

Taylor et surtout Ford ont trouvé des oreilles attentives aussi bien chez Lénine que chez Hitler, tous les deux enthousiastes partisans de l'industrialisation à outrance, y compris bien sûr de l'industrialisation de l'ordre, de la terreur et de la mort. Johann Chapoutot a bien montré les liens entre industrialisation nazie, camps de la mort éminemment compris, et managérisme contemporain, ce que j'appelle la *davocratie*, l'administration du monde par Davos, par les fonds de pension, les gafas, etc., en somme la gestion du parc humain, pour parler cette fois comme Sloterdijk, de façon purement comptable, mais plus financière qu'économique, et plus économique que politique. Il y a là une incontestable vision du monde, même si elle témoigne elle-même peu de vision. En tout cas elle est une vision de l'homme et c'en est une vision accablante, puisqu'elle ne peut le concevoir, comme tout le reste, que remplaçable à merci. De la pièce automobile de rechange, le *remplacisme* a gagné progressivement jusqu'à l'Homme et bien entendu jusqu'à la Terre. Ce n'est pas tout à fait un hasard, et c'est certainement un joli symbole, que les davocrates remplacistes de pointe commencent à envisager très sérieusement, si notre planète est décidément trop fatiguée, ou bien si elle est trop peuplée, ce qui ne saurait manquer d'arriver, d'en coloniser une ou plusieurs autres, puisqu'à leurs yeux il y a toujours une solution, un homme, une femme, un peuple, un territoire ou une nation de rechange. Pourquoi conserver avec soin, pourquoi sauvegarder ce qui est, ce qu'on aime et qu'on a toujours aimé, les paysages, les institutions, la culture, la langue, si l'on peut toujours en changer, et toujours en trouver de moins cher, de plus pratique, de plus économique et facile à vendre ?

**PMC** - Tout ceci appellerait d'innombrables développements ! Par exemple, ce que vous décrivez ne procède-t-il pas d'une sorte de nomadisme d'un genre nouveau exaltant l'individu sans attache, sans terre, et, par-dessus tout, sans filiation, c'est-à-dire sans aucune solidarité dans l'espace ni dans le temps, pas même une solidarité

**RC : Le geste central des sociétés contemporaines est le remplacement : le remplacement de tout par son double reproductible, plus pratique, plus économique, plus facile à produire et remplacer.**

familiale, pourtant élémentaire depuis la nuit des temps ? Du moins, les nomades ont-ils des traditions : ici, il s'agirait plutôt de faire de nous des vagabonds, des « sans feu ni lieu », des sortes d'absolus décivilisés (aussi un de vos mots), ce que les mondialistes à la Attali nous incitent explicitement à devenir et qui réaliserait le comble de la modernité post-nationale. A ce nomade très moderne, sans attachement à un lieu, encore moins à l'histoire de ce lieu, il importe peu de saccager un morceau de la terre où il ne fait que passer ; prédateur insatiable, il peut toujours aller ailleurs, consommer ailleurs, un perpétuel ailleurs où il pourra non seulement se changer les idées mais se changer tout court, devenant à mesure une matière plastique. De ce point de vue, la migration n'est qu'une figure du nomadisme, errance ou vagabondage dont le monde nouveau fait un modèle - et triomphe de cette matière plastique à quoi ce monde veut tout réduire, et par quoi il entend détruire peu à peu ce qui faisait le « monde ancien ».

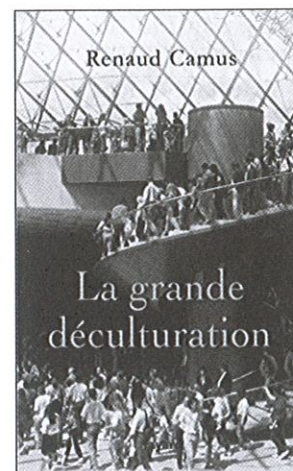
Sommes-nous donc tous appelés à être des migrants, extrapolation fantastique du « Grand Remplacement » de toutes choses ? Pire : devenir sans cesse autre que ce que nous sommes, c'est détruire la notion même d'identité - et d'Être : nous voici renvoyés

**PMC :** A ce nomade très moderne, sans attachement à un lieu, encore moins à l'histoire de ce lieu, il importe peu de saccager un morceau de la terre où il ne fait que passer ; prédateur insatiable, il peut toujours aller ailleurs, consommer ailleurs, un perpétuel ailleurs...

au dialogue platonicien du « Cratyle » où se déploie de la façon la plus claire, je crois, l'essentialisme de Socrate et Platon, lequel fit le fond de toute la culture européenne jusqu'à la révolution progressiste, ou moderniste, des XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles : il est d'ailleurs significatif que vous l'ayez repris de près au début de votre maître ouvrage *Du sens* (P.O.L, 2002), ouvrage que je recommande très vivement à ceux qui veulent pénétrer le cœur de votre œuvre. Hermogène, héros du fameux *Dialogue*, tient à la permanence

des choses et des hommes, enracinés une fois pour toutes, et même à l'immutabilité de l'Être, qu'il juge donc, en bon essentialiste, non réductible au nom que l'on porte, ou que l'on se donne, ou que l'on obtient par contingence (être français, par exemple...), l'Être étant à part, imperméable à ce qui change.

On ne change pas d'identité. On EST ou n'est pas, comme dit Parménide, ou d'une autre manière Hamlet. A l'opposé, Cratyle [Hermogène ?], disciple du vieil Héraclite, juge que tout change toujours, que l'on peut se débarrasser victorieusement et glorieusement de son identité, se changer sans fin, au nom d'une conception folle de la liberté, à la Sartre. La liberté n'est pas, alors, de pouvoir être ce que l'on est (sens classique) mais de faire ou d'être ce que l'on veut, un trans magnifique qui ne reconnaît aucune Nature, ni nature humaine, ni Nature des choses : n'être rien, en somme, se faire sans cesse autre comme du plastique. En un mot, n'y a-t-il pas, dans l'universel remplacisme dont vous faites la théorie du phénomène universel de Grand Remplacement, une résurgence d'une des plus vieilles querelles philosophiques, peut-être La Querelle centrale, qui opposa voici plus de 2500 ans Héraclite et Parménide, puis Hermogène et Cratyle, puis au Moyen-Age tenants et adversaires des Universaux, plus près de nous les existentialistes, grands triomphateurs des Temps Modernes, et les défenseurs d'une philosophie de l'Être ? Une philosophie de l'Être qui se traduit par la défense et illustration des permanences, celles que protègent, justement, les Conservateurs - l'esprit conservateur étant nettement essentialiste, à mon sens. N'est-ce pas là, au passage, le vrai criterium d'opposition entre



la Gauche, par définition remplaciste, ou existentialiste, et la Droite, par principe essentialiste ? Diriez-vous, cher ami, les choses ainsi ?

**RC** - Je suis très impressionné par cette grandiose conception de l'histoire et de la philosophie mêlées, et, saisi par sa beauté formelle, suis assez tenté de m'y ranger d'un coup, sans condition, d'autant qu'elle est, dans ses grandes lignes, très conforme à ma vision générale du monde, si j'ose dire. Mes réticences sont d'ordre poétique, ce dont vous conviendrez que ce n'est pas mineur, la poésie étant elle-même, je sais que vous n'en doutez pas, une conception du monde et de la présence. Ainsi, à adopter tout entière votre partition, au double sens du terme, entre les différents modes d'habiter la terre,

**PMC :** La migration n'est qu'une figure du nomadisme, errance ou vagabondage dont le monde nouveau fait un modèle.

il semblerait qu'il faille ranger le nomade dans le camp adverse, à quoi je dois admettre que je répugne d'instinct, car je suis trop lecteur de Saint-John Perse, s'il faut ne citer qu'un nom, pour n'entretenir pas à son égard une tendresse obstinée : *Ceux-là sont princes de l'exil et n'ont que faire de mon chant*. Cependant je conviens volontiers qu'il n'est de nomadisme vrai, ou en tout cas de nomadisme poétique, ce qui est suprêmement la même chose, qu'à la condition de l'origine, de l'origine de l'origine, du lieu, du lieu quitté, de la source chantante, toujours plus haut. De même que la perte est immortellement, selon Rilke, le couronnement de la possession, ce qui la sacre et la consacre, de même j'ai tendance à voir le nomade comme l'homme du lieu par excellence. Il n'est de littérature que du jardin perdu. Vous êtes d'ailleurs bien aimable quand vous appelez nomades, ce beau nom, l'homme du *remplacisme global*, qu'on pourrait appeler l'homme du dé : de la *déchéance*, du *désêtre* comme dit Badiou : *déculturé, décivilisé, dénationalisé, déqualifié, dépossédé*, et bien sûr *déshumanisé*.

Et faut-il, si je deviens tout à fait coûtellien, ce qui certes est assez tentant au regard de vos propres travaux et de vos fulgurances ici même, que je fasse mon deuil d'Héraclite, un des plus grands poètes de tous les temps, tout autant que grand philosophe ? Reconnaissez que ce serait un bien grand sacrifice, fût-il accompli à l'avantage de Parménide. L'eau n'est pas tout le fleuve, ses rives le sont autant qu'elle. Ne puis-je m'asseoir sur ses bords, et *super flumina Babylonis*, bien qu'on y pleure abondamment ?

L'inconvénient de notre magnifique tableau, c'est qu'il fait don à nos adversaires, avec une générosité où je vous reconnais bien, d'un arbre généalogique grandiose et d'apparements métaphysiques dont je ne suis pas sûr qu'ils les méritent tout à fait ; et que beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, seraient les premiers à renier avec horreur. Après tout, pour les *wokistes* du jour, et pour les champions de plus en plus féroces de la *cancel culture*, Sartre n'est qu'un vieux mâle blanc hétéronormé et même Héraclite ne tient plus au canon que par un fil, sans compter que le canon lui-même...

La gauche n'a pas toujours été anti-essentialiste. Elle ne l'était pas quand elle soutenait les droits des nationalités au XIX<sup>ème</sup> siècle, elle ne l'était pas non plus au XX<sup>ème</sup> quand elle soutenait les peuples indigènes avides de décolonisation. Or nous sommes à présent, nous Français, un peuple indigène avide de décolonisation. La gauche serait mieux elle-même en soutenant notre combat indigéniste et décolonial qu'en faisant les délices des multinationales, des Gafas et des fonds de pension en promouvant à toute force l'homme remplaçable et en jouant le syndicat maison dans les usines à Matière Humaine Indifférenciée (MHI). Le dépossédé d'aujourd'hui n'est pas l'habitué blasé des hôtels Attali, avec sa multicarte Accor ou Sofitel : c'est l'autochtone qui sans aller nulle part est dépouillé de son pays par l'immigration de masse, de sa culture par l'effondrement des systèmes de transmission, de sa conscience par les industries de l'hébertude, de son nom par la civilisation des prénoms, du sentiment du temps par la disparition des lignées, de ses paysages par le bidonville universel et par les éoliennes, etc.

**PMC** - A nouveau, voici de beaux sujets sur la table ; laissons de côté l'essentialisme passé de la gauche : en ce qu'elle est progressiste, sa pente est toujours de vouloir que les choses, y compris les plus colossales comme le sont les civilisations, soient autre chose

que ce qu'elles sont ; mais passons, pour l'heure, sur ce point. Je m'étonne, pour tout dire, que, à la question du déracinement, vous répondiez en poète, ce que, certes, vous êtes aussi (Mauriac répétait que tout écrivain était avant tout un poète - ce dont je ne suis d'ailleurs pas sûr...), mais je crains que nous nous heurtions alors à

**RC** : La gauche serait mieux elle-même en soutenant notre combat décolonial qu'en faisant les délices des multinationales, des Gafas et des fonds de pension.

une fameuse question de sens, du moins de registre, en tous les cas de mots : je veux bien admettre que l'on aime, d'un fleuve, aussi bien l'eau qui passe que les rives qui demeurent, et que la permanence est d'autant belle que le mouvement l'entoure, l'anime et l'amuse. Certo ! Je veux bien louer Héraclite le poète (encore que ce fut un assez sale type, au témoignage de ses contemporains, ce qui est bien sûr un autre sujet) mais convenez que, quand nous parlons de déracinement, de migration et de déculturation, nous ne parlons pas, mais alors pas du tout, de voyage, ni d'escapade, encore de moins de la délicieuse *Wanderer Fantasie* (« la fantaisie du voyageur ») ou de la *Wanderer Lust* à la Goethe. Vous le savez fort bien, d'ailleurs, puisque vous vous répondez vous-même en rappelant que la migration ne fait pas des voyageurs, ni même exactement des vagabonds (pour lesquels je vous découvre une faiblesse que je n'ai pas) mais des dépossédés - ce mot est très fort et vous montrez vous-même depuis longtemps la gravité de cette aliénation. Et vous rappelez vous-même qu'il n'est de nomadisme vrai qu'à la condition de l'origine sûre, « du lieu, du lieu quitté », ce qui ne lève d'ailleurs qu'en partie l'ambiguïté du nomadisme, du vagabondage, du bougisme : vous aimez, votre oeuvre le prouve abondamment, l'horizontalité du voyage (plus que moi, qui adule la verticalité de la vie immobile, du paysan définitif qui prie le soir sous l'immensité du ciel étoilé, et goûte, par sa fixité même, l'immensité du Temps - mais cela est presque un autre sujet...). Vous savez bien qu'il s'agit, avec le déracinement et la migration de masse, d'un tout autre phénomène, plus sinistre encore que vous ne le pensez : lisez donc, je vous en prie, le passionnant article de François Martin, placé en tête de notre dossier, qui montre que la migration ne fait que poursuivre en bonne part

l'esclavagisme, l'achat, la vente et la déportation souvent massive d'hommes valides, capture et déportation qui furent de tous temps l'un des commerces les plus fructueux de l'Afrique subsaharienne comme du monde musulman, passablement nomades depuis leurs origines. En louant, ou en tous les cas en protégeant la migration, la gauche ne fait que poursuivre cette ancestrale tradition-là, en l'habillant certes d'internationalisme et de Droits de l'Homme - un comble qui ferait rire si la chose n'était point aussi sinistre...

Plus que le poète, je m'attendais à ce que me réponde l'esthète, celui qui a vu, le premier, ce qu'il y avait de déplacé, moralement et surtout esthétiquement déplacé, le grand cirque de l'homme remplacé. Je me suis amusé à dire un jour, sur le plateau de Frédéric Taddéi, aux beaux temps où l'on pouvait parler presque librement à la télévision, que le tchador ne me paraissait pas si condamnable que cela : pourquoi priver ces braves dames de leur costume traditionnel et de leurs coutumes ? Le vrai scandale était ailleurs : que venaient-elles faire là ? J'y voyais avant tout une atteinte, non seulement à nos propres usages, à la logique de notre civilisation mais, plus profondément, à notre ordre esthétique : une parisienne, habillée à la parisienne, complétait harmonieusement le tableau qu'offrent la Place de l'Opéra, les guichets du Louvre ou même la Tour Eiffel ; ce que choquent des femmes en burka ou en tchador devant le Sacré Cœur ou la Place de l'Odéon, c'est d'abord l'œil.

**PMC** : Je me demande si cet aspect esthétique n'est pas passé sous silence parce qu'il est profond, justement, et attaque le remplacisme en son cœur.

Or, je me demande si cet aspect esthétique n'est pas passé sous silence parce qu'il est profond, justement, et attaque le remplacisme en son cœur. D'ailleurs, quelques années plus tard, je fus condamné à une assez lourde peine par la XVII<sup>ème</sup> Chambre, saisie par des associations anti-racistes, pour avoir évoqué l'atteinte que portaient des mendiants roms, très nombreux à cette époque, à l'esthétique du VI<sup>ème</sup> arrondissement. Que n'avais-je pas dit ! C'est le mot esthétique qui n'est pas passé, pas passé du tout, comme s'il était bien plus crucial qu'on ne croit ; et c'est sur ce registre-là, l'esthétique, d'une profondeur et d'une épaisseur que vous avez magnifiquement illustrées, cher maître, que je vous attendais...

**RC** - Ah, mon cher Coûteaux, nous nous battons les flancs pour essayer de faire jaillir entre nous une dispute et distraire nos lecteurs, mais je crains fort que nous n'y parvenions pas. Au contraire, je suis tout approbation. J'apprécie que vous fassiez référence à l'esclavage, car je viens buter sur lui de toute part dans mes travaux actuels sur la dépossession, qui donnera certainement son titre à l'ouvrage où j'essaie de résumer une bonne fois, et pour en finir, l'ensemble de mes vues politiques, idéologiques et, si l'on veut, « philosophiques », en particulier autour du concept, voire de la « théorie », de « remplacisme global ». J'ai tendance à faire remonter le remplacisme global aux sombres figures de Frederick Taylor et de Henry Ford, tout en étant bien conscient qu'on peut toujours aller plus haut et plus loin, et notamment qu'une dame Caitlin C. Rosenthal, spécialiste de l'histoire du capitalisme, peut soutenir à tort ou à raison, dans son livre récent *Accounting for Slavery : Masters and Management*, que la plupart des inventions comptables et de comptabilité généralisée qu'on attribue couramment à Taylor et aux sociétés industrielles du Nord des États-Unis au tournant des XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> siècles

étaient déjà présentes et très opérantes dans les sociétés esclavagistes du Sud un siècle plus tôt. Si Mme Rosenthal voit juste, et je ne suis pas loin de penser qu'il en va bien ainsi, l'esclavage, auquel la plupart des sociétés connues se sont exercées de siècles en siècles avec plus ou moins d'atrocité, est bien le module irréductible de l'exploitation de l'homme par l'homme, dont la civilisation et parfois la religion ont tenté comme elles ont pu à travers les âges d'éloigner le spectre toujours réurgent, notamment dans les camps de la mort et au goulag, et, qui sait, demain, dans le bidonville global et le Bidon-Monde.

L'homme du *remplacisme global*, l'homme remplaçable, est l'homme dépossédé par excellence, et c'est une de ces ironies dont l'histoire est si friande qu'il le soit essentiellement aujourd'hui par des idéaux traditionnellement "de gauche", à savoir l'égalité et l'antiracisme, qui sont les conditions nécessaires à son interchangeabilité générale et qui, à ce titre, font les délices de ce que Georges Marchais appelait les *puissances d'argent*, c'est-à-dire la conception pan-économique du monde et la suicidaire obsession de la croissance.

Que tout cela ait une dimension esthétique, et plus qu'une *dimension*, car elle est fondamentale, vous pensez bien que vous prêchez sur ce point un convaincu. Je suis persuadé pour ma part, et c'est une opinion cette fois peu répandue, que

52 **RC :** *La vérité est la qualité qui fait le plus gravement défaut à la "morale" remplaciste. Le remplacement est d'abord le remplacement du vrai par le faux, de l'original par la copie, de l'authentique par le fac-similé...*

l'esthétique est une instance primordiale de la vérité. Le beau dit la vérité de l'être et des choses, et souvent des pensées auxquelles on pourrait être tenté de souscrire se dénoncent comme fausses, vulgaires, basses, et moralement indéfendables même, par la laideur de leur expression et de leurs productions. Or la vérité est la qualité qui fait le plus gravement

défaut à la "morale" remplaciste. Le remplacement est d'abord et avant tout le remplacement du vrai par le faux, de l'original par la copie, de l'authentique par le fac-similé, de l'autochtone par l'allochtone, de l'indigène par le colonisateur. Ça n'est certainement pas un hasard si l'un des plus notables ancêtres et pionniers de l'anti-remplacisme est William Morris, admirable créateur de tissus, de faïences, de meubles, d'intérieurs complets et même d'architecture et qui, dès 1895 - c'est-à-dire au moment même où Taylor commence à produire et à exposer ses *Principes du management scientifique* -, prononce à Londres, devant des ouvriers, sa conférence *The Age of Makeshift*, dont le titre est traduit en français, au prix d'un léger anachronisme, par *L'Âge de l'ersatz*. Le temps du Grand Remplacement et du *remplacisme global* est un âge de l'ersatz, de l'imitation bon marché, du low-cost, c'est-à-dire à la fois du faux et du laid, du laid parce que faux.

**PMC** - *En effet, notre accord est total - hélas ! Ce qui, au moins, nous permettra de poursuivre notre conversation, si vous le voulez bien...* ■

## Les Chrétiens et l'immigration

par Pierre Lours

53 « **C**arrête, tu te trompes ! Des mecs comme toi, je les ai défendus toute ma vie » : la phrase que lança Bernard Tapie à l'un des « jeunes » qui saccageaient son domicile, le passant à tabac, ainsi que sa femme, en demandant « où est le trésor », est infiniment symbolique : de notre lâcheté d'abord (si grande qu'elle inclut une sorte de connivence avec l'agresseur dans l'espoir d'obtenir un traitement de faveur) et de l'inutilité de ladite lâcheté, les « racailles » ne quittant le domicile des Tapie qu'après avoir compris qu'il n'y avait aucun trésor caché - autre symbole... L'anecdote en dit long sur la complaisance avec laquelle notre peuple accepte une invasion rampante du territoire, non seulement sans résister, mais en la subventionnant, et se faisant même complice de l'envahisseur dans l'espoir d'être tenu pour « un ami ». Cependant, dans un pays de culture chrétienne l'affaire est plus compliquée, nous dit ici Pierre Lours, haut gradé de la gendarmerie nationale qui préfère user d'un pseudonyme : en catholique, il montre que cette lâcheté ordinaire se mêle non seulement à un réflexe de compassion qui croit pouvoir passer au-dessus de toute logique politique, et des nécessités de défense qu'elle implique nécessairement, mais aussi aux simagrées pascaliennes du croyant qui se veut ange et fait la bête. Voici une indispensable mise en garde, aux Chrétiens qui, plus bêtes qu'ils ne sont anges, mettent en danger le continent chrétien dans son ensemble, et spécialement la « fille aînée de l'Église », sous l'habituel mélange de bêtise, de lâcheté et de vanité que cache trop souvent le sirupeux babil ecclésiastique.

Dans l'encyclique *Tutti fratelli* consacrée « à la fraternité et à l'amitié sociale », le Pape actuel vient d'affirmer deux nécessités complémentaires mais difficilement conjugables : « Trouver le juste équilibre entre le double devoir moral de protéger les droits de ses propres citoyens, et celui de garantir l'assistance et l'accueil des migrants ». Pour contribuer à cette quête idéale, les déchirements du chrétien sont multiples face à la question de l'immigration. Est-il possible de rendre compatibles les contingences de la réalité avec les exigences de la foi ? En somme, le cœur et la raison peuvent-ils cheminer ensemble pour la plus grande gloire de Dieu ? Comment peut-on être Chrétien et ne pas vouloir accueillir toute la misère du monde ? Comment ne pas obéir au commandement du Christ, « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Matthieu 22:39) ? Qui, en voyant les images de ces cohortes de réfugiés marchant vers l'eldorado européen ou embarquant en Libye sur les esquifs de criminels passeurs, ne subit comme une blessure notre impuissance viscérale face à cette misère qu'il faudrait secourir pour suivre les préceptes d'amour ? Ce déchirement maintes fois ressenti par les Chrétiens entre cœur et raison, le philosophe chrétien Pascal en donne la clef : « Il ne faut pas que l'homme croie qu'il est égal aux bêtes, ni aux anges, ni qu'il ignore l'un et l'autre, mais qu'il sache l'un et l'autre. L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante ; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible ».